

1991

«**Image Institutionnelle et identité universitaire**»

PAN Université

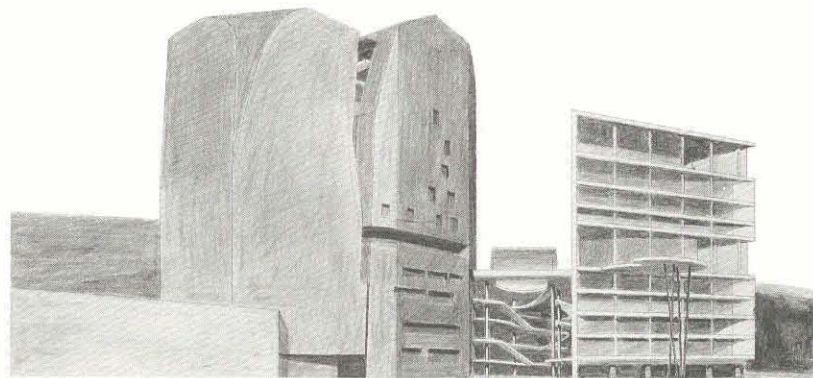
Programme Architecture Nouvelle

L'Université et la Ville - résultat de l'appel d'idées 1991

Pages 46 - 51



## IMAGE INSTITUTIONNELLE ET IDENTITÉ UNIVERSITAIRE



\*1 projet lauréat sur Brest de CHOCHON

**Agnès Vince :** Lors des délibérations du jury, un débat s'est entamé entre vous sur les rapports entre l'architecture des universités et l'identité universitaire. Pour vous, Gérard Courtois, l'architecture devrait pouvoir être un moyen d'affirmation pour l'Université.

**Gérard Courtois :** Ce qui a motivé ma réaction, lors du jury, c'est que, sur la vingtaine de projets finalement retenus, la plupart s'efforçaient de trouver des articulations subtiles, discrètes, souvent astucieuses entre la ville et l'université. Mais ils aboutissaient, dans la grande majorité des cas, à faire disparaître l'université dans l'espace urbain, à la planquer, à la banaliser, à la fondre dans le paysage.

Or la communauté universitaire souffre précisément de ce profil bas qu'on lui impose et qu'elle a fini par accepter au fil des années. Refoulée à la lisière des villes, le plus souvent exclue des centres urbains, coincée entre des autoroutes, des ZUP et des *no man's land*, transférée en urgence dans les années 1960 sur des terrains dont personne ne voulait, elle s'est trouvée placée dans l'impossibilité de s'afficher, de s'affirmer comme une institution majeure. Renforcer cette tendance par une architecture timorée serait

dommage et surtout ne correspondrait plus aux attentes qui s'expriment aujourd'hui à l'égard de l'Université.

C'est pourquoi il me semblait important de retenir le projet de Brest.\*1 Il présente sans doute, comme on a pu le dire, une esthétique massive et déroutante. Mais il constitue un grand geste architectural, et par là-même il propose une nouvelle image, il induit une nouvelle attitude de l'université dans la ville.

**Antoine Grumbach :** Si j'ai, pour ma part, soutenu le point de vue contraire, c'est précisément parce que la question soulevée par Gérard Courtois est fondamentale. Il n'est pas possible que ce soient les architectes qui apportent, de l'extérieur donc, une représentation de l'université qui n'émanerait pas de la communauté universitaire. Il n'y a pas de visible sans pensée. Si on accepte le visible sans pensée, on entre dans le domaine du design ou de l'effet de mode, donc dans un produit obsolète de consommation. Lorsque l'on crée des images fortes, des affirmations spectaculaires, sans que cela corresponde à quelque chose chez les utilisateurs des bâtiments, elle sont vouées très rapidement à tomber en désuétude. On le voit dans l'histoire des trente dernières années. Toute tentative d'architecte de se substituer à une pensée sociale, globale est vouée à l'échec.

Les images portées par les universités dans l'espace urbain au XIX<sup>e</sup> siècle provenaient d'une filiation très claire. On savait qu'elles s'organisaient autour de la bibliothèque centrale et du grand amphithéâtre. Les programmes qui étaient conçus et donnés aux architectes étaient, eux aussi, très clairs quant à la hiérarchie qu'il s'agissait de représenter. Aujourd'hui, dans les pro-

grammes qui nous sont présentés, il n'y a pas une ligne qui définisse la hiérarchie des usages, il n'y a plus que des mètres carrés. Ce n'est pas la faute des architectes si les universitaires ne savent plus par quoi se représenter. L'évolution des campus américains, du point de vue de l'architecture universitaire, le montre clairement. Il s'est opéré un déplacement très marquant de la bibliothèque ou du grand amphithéâtre vers tout ce qui relève de la vie communautaire. Les *student center*, *faculty-club*, lieux de rencontre ou de rendez-vous, sont devenus les nouveaux pôles centraux.

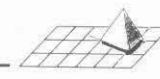
Discutant en France avec de nombreux présidents d'université, et travaillant sur le projet de Saint-Quentin - Versailles, je suis préoccupé par le manque de lucidité de notre Université sur la hiérarchisation des bâtiments. Alors, finalement, des architectes qui sont dans l'écriture formelle, les écritures que j'appelle de la différence, viennent raconter leur histoire, laquelle ne correspondra jamais à ce que veut l'Université. Ce sont des signaux mais des signaux vides.

J'attends vivement de la communauté universitaire qu'elle me dise ce qui importe, si c'est, par exemple, l'idée de la formation professionnelle, du recyclage permanent, d'un lieu qui ne serait plus celui où l'on est allé et où l'on ne reviendra plus. Après, je pourrais organiser une représentation. Mais seulement après.

C'est pourquoi je suis très méfiant par rapport aux expressions formelles qui ne correspondent à rien. Lors du concours de Grenoble, c'est une image très forte qui a été choisie, et aujourd'hui, les universitaires essaient de mettre des choses à l'intérieur pour nourrir cette image forte.

**Gérard Courtois :** Je suis d'accord sur l'incapacité des universitaires à hiérarchiser leurs activités et du même coup les points forts de ce que pourraient être leurs lieux de vie et de production. Cela me semble d'ailleurs définir fort bien l'état de l'Université aujourd'hui, et c'est normal que cela pèse sur la manière de concevoir l'espace. C'est vrai qu'on ne peut plus organiser l'Université autour du grand amphithéâtre, que l'on ne peut plus la concevoir comme lorsqu'elle accueillait, pour l'ensemble de la France, 100 000 ou 200 000 étudiants. Or c'était le cas lorsque l'on a conçu les campus dont on gère actuellement les problèmes. Passer de 200 000 à deux millions d'étudiants signifie que l'on n'a plus du tout affaire à la même population, à la même logique sociale. En outre, la palette des missions des universités s'est notablement élargie, d'où précisément leur difficulté à hiérarchiser leurs objectifs. Entre la recherche (qui est la mission noble, traditionnelle et qui structure l'ensemble de l'institution), l'enseignement et la pédagogie (qui étaient jusqu'à présent la dernière roue du carrosse), puis, enfin, la formation continue, la professionnalisation des formations, les partenariats avec les collectivités locales et le monde économique : dans cette espèce d'explosion des demandes adressées à la communauté universitaire, par quoi doit-elle commencer, comment doit-elle structurer son action ? Autour de quoi peut-elle construire une identité nouvelle ? Je conçois que, pour les architectes, ce soit un vrai problème ; mais je pense qu'il faut se placer d'abord du côté des universitaires et comprendre ce que représente tout ce qu'ils sont conviés à faire dès maintenant et dans l'urgence.





**Agnès Vince :** *A partir de là, comment envisagez-vous le rôle que peut jouer l'architecture par rapport à la perte d'identité de l'institution universitaire. Autrement dit : que peut l'architecture pour les universités ? et que peut-on lui demander ?*

**Antoine Grumbach :** Nous assistons aujourd'hui à une crise de la représentation institutionnelle qui ne touche pas seulement l'Université. Qui peut dire à quoi ressemble en 1991 un théâtre, un équipement collectif ? Le plus souvent, tout de même, on sent que s'exprime le désir des institutions de s'articuler avec une histoire, un déjà-là ! Je pense qu'aujourd'hui la représentation de l'université doit savoir s'accrocher à quelque chose qui est la ville, c'est-à-dire qu'il y ait réellement une osmose entre l'université et la ville afin de montrer combien cette institution a toute sa place dans le paysage urbain. Cela, c'est un projet radicalement nouveau, et le seul que j'entende. On ne peut plus être coupé de la ville, on veut manifester par là une idée totalement en rupture avec l'université du XIX<sup>e</sup> siècle ou la grande vague d'organisation des campus de l'après-guerre. C'est quelque chose comme de la participation. On demande que l'université banalise son image afin de gagner un sentiment d'appartenance à la collectivité. Il faut donc trouver les formes correspondantes. C'est pourquoi j'ai défendu, malgré quelques critiques possibles, le projet d'Amiens\*<sup>2</sup> qui, le plus clairement, exprimait ce besoin d'être vraiment dans la ville. C'est la question de l'architecture contemporaine qui est posée là. A une certaine époque, les bâtiments avaient l'assurance de pouvoir perdurer sur des générations ;

aujourd'hui, ils sont extrêmement forts dans l'image et vulnérables face au temps. Ce qui caractérise un bon bâtiment à l'heure actuelle, ce n'est pas son design, savoir s'il est en verre ou en métal, c'est la façon dont il tend la main à son contexte, la façon dont il s'insère, dont il apporte quelque chose à la ville : un passage couvert, une place. S'il apporte un lieu qui a un sens dans la ville, il sera réussi et sa façade importe moins. Cela pose donc le problème de l'ouverture de l'université. On ne voit pas pourquoi des locaux devraient être fermés après 18 heures et trois mois dans l'année, de juin à septembre. Faire entrer l'université dans la ville, c'est aussi gérer ce délicat problème, faire en sorte que ses locaux servent aussi à la communauté urbaine et qu'ils fonctionnent 365 jours par an. Les architectes qui proposent simplement aux universitaires de dire : "aujourd'hui, je me suis habillé différemment qu'hier", ne répondent en rien aux tâches de représentation qui se posent dans le contexte actuel.

**Gérard Courtois :** Je reprendrai volontiers votre expression : "Il n'y a pas de visible sans pensée." En l'occurrence, il est clair que dans un projet comme celui de Brest, ce qui prime, c'est le geste de l'architecte. Mais, au fond, c'est aussi de cela que l'Université a besoin : s'autoriser à travers l'architecture à monter en scène, à faire ce à quoi elle renonce trop souvent, c'est-à-dire à se montrer comme un acteur social central dans la communauté urbaine, dans la ville, dans la région. L'Université souffre de son autolimitation, de sa réticence à s'ouvrir vers l'extérieur, au-delà du cercle académique. Pour trop d'universitaires encore, communication rime avec

prostitution. Je crois qu'il existe un besoin latent d'expression, d'affichage et, peut-être par réaction au silence de ces vingt dernières années, d'exhibitionnisme. Le projet de Brest, c'est une manière un peu volontariste, voire brutale, de dire aux universitaires : entrez en scène dans la ville et dans la société dans laquelle vous vivez et travaillez ! L'architecture peut produire un effet de levier, et contribuer à faire sortir les universitaires de leur mutisme un peu masochiste !

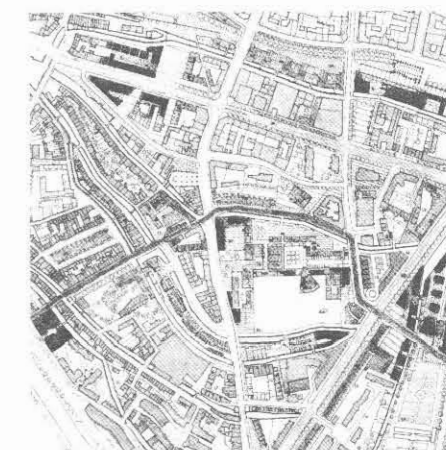
**Antoine Grumbach :** Mais a-t-on besoin de l'architecture pour se représenter ? Dans les universités étrangères que je connais, ce qui porte leur image, ce sont une chaîne de télévision, une maison d'édition, un système en tous cas qui n'est pas de l'ordre d'un bâtiment mais d'un réseau. Si les universités veulent se considérer comme des lieux de production de matière grise, par exemple, c'est pour moi beaucoup plus important que de se représenter matériellement par un lieu et un espace. Il n'en reste pas moins que le lieu de l'enseignement, l'enracinement, ont un rôle très fort à jouer. Mais ce n'est pas tellement un rôle de représentation que, plutôt, un rôle d'ouverture et d'apport extérieur. Si l'on en est là, c'est peut-être à cause du refus des universitaires de se considérer comme des producteurs, et donc de mettre en valeur ce qu'ils font et pensent.

**Gérard Courtois :** Mais justement, les choses sont en train de bouger. Nous sommes peut-être dans une phase de transition où l'on peut aider les universités à reconstruire leur attitude par rapport à l'extérieur.

**Antoine Grumbach :** L'architecture, aujourd'hui, est incapable de jouer le rôle de représentation des institutions qu'elle a assumé par le passé. Il y a une circulation d'images, un renouvellement global des identités, tout le monde à l'échelle de la planète s'accroche à cette même idée que dès qu'il y a du visible à produire, le visible que l'on produit, c'est "je suis moderne". La contemporanéité, c'est bien mais totalement insuffisant. On change de *look* donc on a changé. On ne parle plus de la qualité que l'on attend de l'architecture. Les grandes constructions universitaires, ce sont celles du XIX<sup>e</sup> et du début du XX<sup>e</sup> siècle, et leur qualité résidait dans l'organisation de l'espace intérieur. Aujourd'hui, on est dans l'enfer du *look* et donc la superficialité. L'architecture, selon moi, ce n'est pas cela, c'est la qualité de la lumière intérieure, la qualité d'espaces. On n'a pas évoqué ces questions pendant le jury.

La réflexion sur l'espace universitaire, c'est aussi celle sur les lieux internes. C'est ce que l'on a compris aux Etats-Unis, et c'est une raison du bien-être que dégagent leurs campus. Tout ce qui est lié à l'enseignement est aussi important que les lieux d'enseignement eux-mêmes. Et c'est par les lieux paradiédagogiques que passe la représentation de l'Université. C'est une question de programmes. Celui de Jussieu, c'était simplement : comment faire pour aller le plus vite possible de la dalle aux salles de cours.

**Gérard Courtois :** On est bien d'accord, mais pourquoi ne pourrait-on pas associer une démarche architecturale qui donnerait une visibilité spectaculaire à l'université, et une organisation intelligente de l'espace



\*<sup>2</sup> projet cité sur Amiens de BICHAT-BOUVIER-HOCHARD-MERLE.



intérieur qui permette de repenser le fonctionnement de la communauté universitaire et en particulier celui de ses étudiants et enseignants qui vivent effectivement, dans bien des cas, de façon spartiate ou désolante. Ce que vous disiez de l'articulation entre l'université et la ville me semble insuffisant. On ne peut pas partir uniquement d'une organisation qui structure plus intelligemment les relations entre étudiants, professeurs, personnels administratifs et les différentes fonctions de l'Université, en occultant l'effet produit sur l'extérieur.

*L'Université reste le lieu d'une élite sociale, même si cette dernière s'élargit. Je ne crois pas que l'on ouvrira l'université sur l'extérieur simplement en l'articulant de manière fine avec son environnement. L'université n'existe pas pour ceux qui n'y vont pas, c'est pourquoi il faut lui permettre de s'afficher.*

**Antoine Grumbach :** Il existe un grand principe un peu archaïque qui veut qu'un bâtiment reflète son organisation interne. Si l'on ne se préoccupe pas de la hiérarchie et de la qualité des espaces intérieurs, il n'y aura pas non plus d'expression de façade. L'image de Brest ne disait pas assez ce qui allait se passer à l'intérieur. Il faut à un bâtiment, des éléments d'accès, qui donnent envie d'entrer. On ne peut pas avoir de représentations plaquées sur un vécu interne différent.

**Gérard Courtois :** On ne peut pas faire l'impasse sur la situation actuelle de l'architecture universitaire. On est dans un paysage indigent. C'est pourquoi il faut en passer par des gestes spectaculaires. C'est précisément la rupture créée par la façade et le bâtiment qui

peut conduire les universitaires à repenser l'organisation intérieure de leur espace, la hiérarchie de leurs missions et de leurs productions. On a affaire à un milieu qui a pris des habitudes, qui est installé dans un misérabilisme étriqué. Offrons-lui un regard extérieur qui fasse effet de miroir et qui l'aide à entamer une réflexion sur lui-même.

**Antoine Grumbach :** On constate que les étudiants, quand ils quittent l'université, n'y retournent plus. Il n'y a ni sentiment d'appartenance ni fierté. On n'y emmène pas sa famille. Aux Etats-Unis, c'est l'inverse. Les campus ont été créés dans des lieux qui ne sont pas insérés dans la ville afin de créer une communauté. Dans le campus, on dort, on vit, on crée. S'y trouvent les meilleurs musées et maisons d'édition. En France, on n'a rien fait pour créer une mutation dans la tête de la communauté universitaire. Il n'existe ni activités extra-universitaires, ni logements universitaires dignes de ce nom, ni rapports directs — par exemple entre professeurs et étudiants — comme aux Etats-Unis.

**Gérard Courtois :** La différence fondamentale, c'est effectivement la résidence sur place. Cela crée la nécessité d'un lieu de vie. C'est aussi parce que les étudiants américains sont mobiles alors qu'en France, on va à la fac près de chez soi. Mais j'ai des doutes sur la capacité française à s'adapter au modèle américain, même s'il fonctionne chez nous au niveau des grandes écoles.

**Antoine Grumbach :** A Saint-Quentin, on essaie de créer des lieux de résidence en même temps que d'enseignement. Pour envi-

ron 6 000 étudiants. C'est très difficile car les services de gestion du logement, de la restauration, de la bibliothèque, de l'enseignement, de la recherche, sont totalement séparés et n'arrivent pas à se mettre d'accord pour gérer ensemble le collectif, car pour créer cela, il faut avoir un projet commun. La persistance du modèle Sorbonne fonctionne même dans les villes nouvelles et sur les campus. Il faudrait casser le système administratif qui va à rebrousse-poil.

**Gérard Courtois :** Justement. Le préalable à toute construction universitaire, c'est d'imposer des débats au sein de l'institution. Jouons de l'architecture, de l'espace pour inciter les universitaires à ouvrir la discussion.

**Antoine Grumbach :** Mais on n'en donne pas les moyens. Dans les universités anglo-saxonnes, on réserve 15 mètres carrés par étudiant ; en France, on me donne de l'argent pour 5 mètres carrés. On voudrait faire aussi bien que les meilleurs modèles, mais nous sommes bloqués par des contraintes financières. D'où l'acceptation des années soixante de construire dans l'urgence et dans l'économie, parce que l'on se disait que c'était mieux que rien.

**Gérard Courtois :** Je crois que nous sommes là sur deux plans très différents. On ne peut pas, dans le cadre d'un concours d'idées, mettre en face d'un projet, le réel avec ses contraintes budgétaires, les freins des pouvoirs publics... C'est dans l'esprit d'un appel d'idées qu'il me semblait nécessaire de dire aux universitaires qu'ils avaient droit à quelque chose de gratifiant.

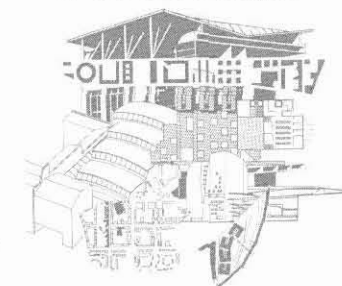
**Agnès Vince :** *N'attend-on pas trop de l'Université, à vouloir ainsi en faire le remède à tous les maux urbains. On veut que l'Université soit un moteur d'urbanisation, un modulateur social. Par exemple, dans les villes nouvelles, l'Etat n'envisageait pas, à l'origine, d'y créer des universités comme cela vient d'être récemment décidé. Aujourd'hui, en outre, les élus des villes moyennes convoitent sur leur territoire le moindre projet universitaire. D'où vient cette attente ?*

**Gérard Courtois :** Dans les faits, l'université est justement un levier intéressant. L'université a remplacé les maisons de la culture d'il y a vingt-cinq ans, les complexes sportifs, les centres piétonniers ou les technopoles. Elle est devenue le hochet de tous les élus dignes de ce nom. Partout, on assiste à une ode à l'Université. Profitons de ce contexte favorable pour les aider à se refaire une santé car cela ne durera pas.

Si on a mis les universités à l'écart, sur des terrains pourris, c'était quand même la traduction physique de la dévalorisation de l'institution.

Réaffirmer la place de l'université dans une centralité, c'est là encore une occasion à saisir.

**Propos recueillis par  
A. Vince et S. Treiner**



\* G. COURTOIS, journaliste est responsable de la rubrique "Education" au journal Le Monde  
A. GRUMBACH, architecte est chargé du schéma directeur de développement de l'université St-Quentin-Versailles.